

LES PÂTURAGES

La Revue. - Lausanne. - mercredi 9 avril 1913, p. 4

Pour l'instant, ils sont encore sous la neige. Dans quelques semaines seulement, au fur et à mesure que le blanc manteau s'en ira, rongé par le soleil, les vents du midi et la pluie, leur végétation reviendra à la vie pour la plus grande joie de nos yeux et de nos cœurs.

D'une manière générale, les pâturages du Jura - à part peut-être ceux qui occupent les sommités les plus élevées - ont une origine artificielle. Ils sont le résultat de l'activité humaine. Avant que l'homme vint se fixer dans le Haut Jura, la vallée de Joux, notamment les pâturages, tels que nous les connaissons aujourd'hui, sans arbres, couverts d'un gazon serré, n'existaient pas. Partout le sol était occupé par la forêt, plus ou moins dense, qui est le revêtement naturel du sol dans la région montagneuse des pays à climat tempéré-froid. Les vieilles forêts du temps jadis se nommaient les joux, les *joux noires* ; elles ont donné leur nom à nombre de lieux, dans le Jura et ailleurs.

La preuve qu'autrefois la vallée de Joux était tout entière recouverte d'épaisses forêts, nous est fournie par d'antiques documents, lesquels relatent que les premiers colons, les premiers défricheurs du sol, trouvèrent partout la forêt et durent l'anéantir avant de passer à la culture.

D'autre part, les pâturages abandonnés à eux-mêmes se couvrent rapidement d'essences diverses, d'épicéas surtout et, suivant la région, il ne faut qu'un petit nombre d'années pour transformer les pâturages les plus beaux en une sapinière touffue.

Donc, à la vallée de Joux, un beau jour, l'homme a fait son apparition. Avec courage, par le fer et par le feu, il s'est attaqué à la forêt vierge. Sur ses ruines, il a édifié son habitation, il a préparé le terrain, il l'a cultivé, il l'aensemencé. Mais que de peine ne lui a-t-il pas fallu pour en arriver là, et les générations actuelles se représentent-elles assez tout le labeur fourni par leurs ancêtres ! Peu à peu, l'homme a créé un champ qui lui a donné le grain nécessaire à la nourriture de sa famille et le fourrage indispensable à l'alimentation hivernale de son bétail.

Quant aux parties de son domaine débarrassées de leurs bois et qu'il n'a pu mettre en culture, ils les a simplement abandonnées à elles-mêmes et gra-

duellement elles se sont transformées en un pâturage, apte à nourrir le troupeau pendant la saison d'été. Toutefois, il a fallu des années et des années pour que le sol dénudé devienne ce splendide gazon, fourni, constellé de fleurs, que le bétail broute avidement et que le promeneur admire avec des yeux ravis.

Partout, même dans le bois le plus épais, on rencontre des plantes vivaces, des graminées et d'autres, qui forment des touffes isolées, mais très réduites à cause du manque de lumière. Vienne le déboisement, les voilà qui partent et se développent avec une luxuriance qui tient du miracle. Puis, le sol contient de nombreuses graines apportées par le vent et les oiseaux ; réchauffé par le soleil, le sol les met à même de germer rapidement.

Ainsi, petit à petit, le terrain déboisé se couvre de plantes diverses et qui en prennent possession avec d'autant plus de facilité, que, pour le moment du moins, la concurrence n'existe pas.

Mais il y a loin encore de cette première étape au pâturage digne de ce nom. Si le bétail intervient, il jouera à son tour un rôle de premier plan dans l'évolution du revêtement végétal. En effet, quand chaque été il broute les plantes d'une zone déterminée, les unes, frappées à mort, disparaissent ; les autres, capables de résister, émettent de tous côtés des tiges, des feuilles nouvelles, qui élargissent les touffes et les mettent à même de prendre de plus en plus possession du terrain.

Ce phénomène se reproduisant chaque été, pendant des années et des années, certaines plantes disparaissent ; d'autres, au contraire, qui supportent sans faiblir la dent des ruminants, telles les graminées, certaines légumineuses, etc., se multiplient à l'infini et parviennent à occuper la surface du sol tout entière. Dès cet instant, le gazon compact est né ; la végétation herbacée a conquis le sol et des forces extraordinaires seules pourront l'en arracher et provoquer la dénudation. La lutte n'est pas finie pour cela ; elle dure toujours et se poursuit sans arrêt entre les occupantes du sol, régie par les conditions biologiques de ce dernier et en vertu desquelles certaines plantes progressent, d'autres reculent.

Ainsi, sans doute, sont nés nos pâturages depuis que les premiers colons venus de la plaine se sont attaqués aux *joux noires* !

Nos pâturages ! Ils représentent actuellement une surface considérable et une valeur estimée à plus de quatre millions de francs. Au reste, les pâturages du canton de Vaud tout entier on fait l'objet, il y a quelques années, d'une très belle étude de la part de M. Ed. Décombaz, ing. agron., publiée par la Société suisse d'économie alpestre.

Nos pâturages ! Ils sont ce que depuis quelque cent ans, l'homme, le sol et le bétail les ont faits, savoir extraordinairement variés dans leur uniformité. Tenez, cette immense étendue plate, semée de gros chardons épineux, de rumex, etc. elle a été trop copieusement et régulièrement fumée ; la terre pêche par une surabondance d'azote et le bétail ne broute pas volontiers l'herbe trop grasse qu'elle produit.

Tout à côté, le sol est envahi par une vraie forêt de grandes gentianes jaunes et de vérâtres. Il faudrait y mettre la faux plusieurs années de suite, au début de l'été, pour extirper graduellement ces mauvaises herbes que le bétail ne touche pas, qui volent la nourriture des bonnes plantes et occupent inutilement la surface du sol.

Voici des euphorbes (lait de serpent) en masse, puis des genêts ailés (herbe carrée). Soyez certains que l'on a affaire à une portion de pâturage surmené, à un terrain qui depuis quelque cent ans est régulièrement alpi par le bétail et qui n'a pas reçu d'engrais, si ce n'est celui que le bétail y dépose en passant. La terre est épuisée. On lui prend chaque année ce qu'elle a de meilleur, on ne lui donne rien en échange et, à ce taux là, si riche ait-elle été, elle finit par s'appauvrir et par ne plus produire que des mauvaises herbes.

Mais voilà un sol couvert d'une végétation clairsemée ; la couche de terre est mince et à quelques centimètres de profondeur, on devine la roche calcaire fissurée à l'excès et qui filtre toute l'eau de pluie. Ici et là, elle affleure, cette roche, et se teinte en grisaille sous l'influence du temps. Pauvres petites plantes qui avez élu domicile en cette localité, la sécheresse, cette localité, la sécheresse, le soleil vous rendent l'existence dure et si vous ne succombez pas, c'est que vous êtes vaillantes, d'une résistance peu ordinaire ; c'est que vous savez – et sans doute cela vous encourage – que vous n'êtes qu'une étape dans le revêtement végétal, qu'un jour viendra, beaucoup plus tard, où la terre née de vos restes sera capable de donner asile à une luxuriante végétation qui fera les délices du troupeau. Mais pour l'instant, vous n'êtes que d'humbles pionniers ; vous préparez la voie à celles qui viendront après vous. Aussi, petites plantes qui travaillez pour

l'avenir, je vous salue, je rends hommage à votre bienfaisante activité.

J'ai sous les yeux un beau tapis vert. Des graminées savoureuses, des trèfles sans nombre composent un gazon de première valeur que des vaches à la puissante ossature mangent avec plaisir. On peut être certain que l'engrais chimique – scories Thomas et sel de potasse – a passé par-là. Nul n'ignore en effet l'extraordinaire, miraculeux dirais-je, des engrais minéraux sur certains alpages. Des essais répétés un peu partout dans le Jura en donnent la preuve.

Suivons, si vous le voulez bien, la combe qui s'allonge entre ces deux crêtes pierreuses et boisées. Les grands arbres qui surgissent d'entre les pierres moussues l'abritent contre le souffle des vents et la radiation nocturne ; le sol y est riche, profond, frais et nourrit une végétation de première qualité. Pour l'instant, elle est silencieuse, notre combe ; de temps à autre seulement, un oiseau franchit furtivement l'espace découvert et disparaît dans le massif boisé. C'est que le bétail est au chalet, mais soyez certains que dès qu'on lui aura rendu la liberté, il saura retrouver le chemin de la bonne combe ou de ses pareilles et se délecter de l'herbe savoureuse qui y croît.

Le créateur du pâturage, l'homme, n'a pas partout anéanti la forêt. Volontairement, il a laissé ici ou là quelques arbres de belle venue. Ces épargnés ont aujourd'hui un bel âge, une taille gigantesque ; ils ont victorieusement résisté aux coups de l'ouragan ; ils commandent le respect. Le promeneur les aime ; à leur ombre, il écoute la plainte du vent secouant la puissante ramure ou les appels des petits oiseaux qui se poursuivent dans l'épaisseur du feuillage. Ces vieux arbres sont pour lui des amis ; ils font partie intégrante du pâturage ; ils en rompent la monotonie ; ils brisent la force du vent. Lui, le promeneur, les a toujours vus pareils à eux-mêmes et c'est le cœur gros qu'il les voit s'en aller les uns après les autres. Effectivement, ils disparaissent, ces nobles vétérans ; avec l'âge, ils sèchent ; alors on les abat, à moins que l'orage ne s'en charge !

Ainsi nos pâturages offrent une variété infinie de types et de sites. Cependant, à quelques exceptions près, ils se ressemblent tous par leur pauvreté en eau. Presque partout, en effet, le sol est d'une perméabilité telle que l'eau de pluie ou de neige pénètre immédiatement dans les profondeurs du sous-sol et s'en va alimenter des sources situées à un niveau très inférieur. Elle est donc perdue, en bonne partie, pour la végétation. Aussi, pour compenser l'absence, la rareté ou le faible débit des sources, a-t-il fallu édifier un peu partout ces cons-

tructions destinées à recueillir l'eau de pluie, appelées citernes et inconnues dans les Alpes. Il ne faut pas confondre la citerne et le puits. La citerne est un réservoir creusé dans le sol et alimenté par l'eau de pluie ; le puits, au contraire, est rempli par l'eau de la terre.

Pour nous, gens de la montagne, c'est toujours un beau moment que celui où nous voyons nos pâturages sortir de leur long sommeil d'hiver.

Donc, sous les caresses du soleil et les chauds effluves des vents du midi, la neige s'en est allée. Comme par enchantement, le sol se pare de délicieuses fleurettes : ici des crocus blancs ou bleus, là des primevères jaunes ou roses et bientôt des gentianes azurées, des renoncules d'or, des cardamines lilas, etc. C'est à cet instant aussi que les morilleurs entrent en scène et prennent possession du pâturage comme s'il était inscrit au cadastre, à leur chapitre. Vous les voyez quitter furtivement leur domicile, éviter les rencontres, rechercher les bonnes combes, au sol riche, et réchauffé par le soleil et bordées de *vuarnes* (sapin blanc). C'est là que vous les verrez se mettre en chasse, se baisser, scruter le sol pour découvrir le délicieux petit champignon du printemps qui ne se livre qu'à ceux qui possèdent la patience, une vue perçante, et surtout la passion.

Plus tard, de leurs allées et venues, de l'harmonie de leurs sonnailles, les troupeaux animeront les pelouses herbeuses, les bois clairs, les fourrés de nos pâturages. En octobre, ils s'en iront et toute la région redeviendra silencieuse, puis ce sera de nouveau le tour de la neige.

Ainsi sont nos pâturages ! Ainsi ils passent de la mort à la vie, de la vie à la mort ! Des gens les aiment et les trouvent délicieux ! D'autres n'y voient que monotonie et les déclarent ennuyeux et assommants : affaire de tempérament.

Quant à moi, il y a longtemps qu'ils sont entrés dans ma vie et il ne se passe guère de jours dans la belle saison que je ne leur rende une petite visite. Je monte le chemin pierreux, bordé de sapelots qui grandissent, grandissent, et seront bientôt de grandes personnes. Je traverse les pelouses reverdies, émaillées d'innombrables gentianes bleues. Je passe tout près du vieux chalet aux murs croulants, au toit couvert de bardeaux grisaille. Je vois le grand sapin que l'ouragan a respecté ; j'admire un buisson d'églantiers dont la première fleur s'épanouira demain. J'enfile le sentier qui par les Crêts-Blancs et la Combe-Borgne, aboutit à la Grande Combe. En me retournant, j'aperçois le Mont-Tendre, dont les dernières taches de neige diminuent de jour en jour. Je pénètre dans les fourrés de la Grand Place où le feuillage des hêtres se pare d'une teinte vive sous les rayons du soleil à son déclin. J'entends une grive qui du sommet d'un grand sapin vocalise son hymne au printemps. Je vois...

Et je redescends la joie au cœur, la tête claire, les idées gaies, content de tout.

Et pour conclure : amis lecteurs, nos pâturages, nos bois, ils sont tout à tous. Si vous aimez le calme, la tranquillité et s'il vous prend la fantaisie de leur rendre une visite, d'entreprendre une flânerie le long des combes herbées, d'y chercher la morille printanière ou la fraise de l'été, de vous égarer à travers les futaies reverdies, je puis vous certifier que vous passerez de belles et bonnes heures, que vous oublierez vos soucis, vos peines, que vous ferez une ample provision de bon air et d'agréables et saines impressions.

Sur ce, au plaisir de vous y rencontrer... !

SAM. AUBERT.

Un impressionnant balancier à proximité d'un immense puits à ciel ouvert ceint d'un mur circulaire de pierre sèche

LE CHEMIN DE LA MONTAGNE

La Revue. - 1^{re} année, n° 178 (dimanche 30 juin 1918)

Un chemin de montagne ? mais c'est une voie de communication, comme une autre, faite de pierre, de gravier, de sable, de boue ou de poussière suivant la saison, d'ornières, de flaques d'eau croupissante. Oui, c'est tout cela, mais c'est quelque chose d'autre encore ! Quoi donc ?

Le chemin qui mène à la montagne, c'est une scène, un théâtre où se passent journellement nombre d'événements auxquels nous sommes liés ; c'est un site comme un autre, un paysage qui a ses aspects variés et changeants ; c'est la route qui conduit dans le pâturage constellé de ses mille fleurs, bordé de ses frondaisons au vert feuillage ; c'est la route qui conduit à la forêt sombre et immense : c'est enfin la route de là-haut, des sommets aimés où l'on savoure le charme béni de la Nature inviolée et sereine, où l'on oublie l'humanité et tout le mauvais de sa civilisation, de ses modes et de ses exigences.

Croyez-m'en, le chemin de la montagne, c'est plus que des pierres, car dès qu'on a mis le pied dessus et que l'on gravit ses lacets superposés, on se sent autre, on se sent comme si l'on avait jeté du lest, on se sent plus près de la Nature et plus loin des hommes, et le sentiment qui vous relie, vous attache à la terre du pays, à la patrie, en un mot, s'affirme puissant et irrésistible.

Le chemin de la montagne, mais c'est un être vivant, une personnalité. Il parle, il a une âme et cette âme, si vous le voulez bien, communique avec la vôtre. Il parle, vous lui parlez ; sur tout son parcours, il vous conte des souvenirs, il évoque des situations, des pensées graves ou frivoles et dans sa société, jamais vous ne ressentez l'ennui.

Il y a quantité de «chemins de la montagne» et chaque individu qui s'est fait de la montagne une amie, a le sien. Le mien part du village, large et correct comme une grande route. Traversant des prés, des cultures, il parvient sans retard à l'orée du bois où des hêtres géants, droits et robustes, des sapins sévères, lui souhaitent la bienvenue. C'est à partir de ce point que s'affirme sa personnalité, car jusque-là, il n'était qu'une route aussi banale qu'une autre, Il se redresse, prend de l'élan pour gravir la pente et d'un trait atteint le premier palier de la montagne laissant à droite, à gauche, des rochers nus, des sapelots touffus, des gazons maigres. Puis il se repose un instant comme pour

reprandre haleine, mais c'est pour recommencer incontinent son ascension tout contre la montagne, virer de ci, virer de là, enfiler les combes qui lui plaisent, foncer hardiment à travers les roches dures, pénétrer dans les grands bois ombreux, pleins de silence, et atteindre enfin, après de gros efforts, le haut de la montagne. Puis, il se prend à redescendre en terre étrangère...

Ce chemin, c'est un paysage dont l'aspect varie d'un instant à l'autre, un paysage que l'on contemple les yeux ravis, parce qu'il est fait de tranquillité, de vie lente et puissante, de couleur, enfin d'une succession de tableaux familiaux qui depuis ma plus tendre enfance se sont gravés, ineffaçables, au fond des yeux.

Voyez, là tout près, sur cette éminence, ce chalet vieux et gris, raccommodé sur toutes ses faces et qui ne semble se tenir droit que par l'habitude. Au pied des grands sapins qui l'entourent, il se fait humble et modeste comme pour dire : «Je suis si bien là et depuis si longtemps ; ne fais-je pas partie du paysage comme les arbres, les pierres, qui me servent de cadre ; de grâce qu'on m'y laisse». Vieux chalet, rassure-toi, on ne t'ôtera pas de là, tu rappelles trop de chers souvenirs : jeux d'enfants, troupeaux ensonnaillés, goûters sylvestres, etc.

Presque sur le chemin, voici ses *églantiers* fleuris, abrités par un gros *genièvre* : des taches de pur carmin sur du vert neutre. Que de beauté, de finesse, de couleur dans ces fleurs sauvages ! Combien pourtant leur préfèrent les roses lourdes et massives des gras jardins. Pourquoi ?

Non loin du chemin on a coupé un gigantesque sapin. L'an dernier, il dressait encore vers le ciel sa cime fière et élancée. De ce qui fut jadis un être immense, plein d'une sève riche et abondante, il ne reste qu'une souche qui va pourrir et de menues branches, laissées pour compte au sol nourricier. Vie qui devient mort, mort qui redevient vie, image de l'éternel recommencement des choses.

Quelques pas encore ... et considérez cet impénétrable fourré : hêtres parés de printemps, sapins vêtus de deuil, saules, chèvrefeuilles, sureaux, toute cette jeunesse croît dans un enchevêtrement inextricable, tout ce monde pousse à foison, se hâtant vers la lumière et l'espace. Et que n'y a-t-il pas dans la bonne terre, si bien nommée

nourricière, pour qu'elle soit capable comme elle l'est, d'alimenter tant de bouches à la fois et d'édifier des êtres si variés, si pleins de vie et de beauté.

Il évoque bien ci des choses le chemin de la montagne, même des scènes de rapt. Voyez cette souche grossièrement taillée à coups de hache, à deux pieds au-dessus du sol. Il a fallu faire vite et sans doute nous avons affaire à un amateur de bois de lune, confondant volontairement le tien et le mien ou à un voiturier qui avait besoin d'un chaton pour consolider son chargement.

En s'élevant, le chemin parvient dans la zone des grands bois. De chaque côté une société d'arbres géants l'encadre et lui fait une garde sévère. Plus de jolies fleurettes aux couleurs vives ; disparues les églantines carminées ; les gentianes azurées des gazons, et toutes les autres. Sous le couvert de la forêt, l'œil ne rencontre que des teintes foncées, de l'ombre noire, tapie entre les verts lointains, et du mystère s'échappe de ce monde qui vit dans le silence.

Le chemin de la montagne, il est le champ de labeur quotidien des modestes qui s'en vont fabriquer leur bois et le descendent à la force du poignet. Ah ! la montée est rude quand il faut traîner derrière soi le lourd charret à deux roues. Et la descente n'est pas moins pénible. Ne faut-il pas retenir la charge, s'arc-bouter du tronc et des bras pour ne pas être gagné, tandis qu'à l'arrière les traînes balaient le chemin et soulèvent des nuages de poussière.

En hiver, les mêmes citoyens se font lugeateurs. Ne pas confondre ce terme avec celui de lugeurs. Les lugeateurs sont ceux qui descendent de grosses charges de bois sur de longues et larges luges et vous frémiriez en les voyant se dévaler le long du chemin glacé, virer aux contours, tant il y a de vitesse dans leur allure, d'adresse dans la conduite de leur engin. Assis sur le devant de sa luge, le lugeateur la laisse aller et se borne à la diriger savamment, en grattant avec les pieds sur la neige tassée et glacée du chemin. Art difficile et plein de danger, qu'il n'est pas donné à chacun d'exercer avec succès.

Aux skieurs, le chemin de la montagne procure des impressions diverses. Les habiles se jouent des virages glacés. Maîtres de leurs skis comme un écuyer de son cheval, ils franchissent à plaisir les multiples obstacles amassés sur le chemin du haut en bas. Les débutants, les timides, n'y vont pas avec la même assurance et c'est avec une véritable appréhension qu'ils se sentent approcher du contour bien connu qui les verra, selon toute probabilité, piquer une tête dans la neige en poussière.

C'est encore par le même chemin que descendent les bois du vieux Risoud, pour s'en aller alimenter les usines et les ateliers du haut et du bas pays. Opération toute triviale que cette sortie des bois des noires. Mais non ! Observez donc une fois une de ces lourdes voitures, attelées d'un ou deux robustes chevaux, pesamment chargées de deux, trois, quatre énormes plantes de sapin, en passe de s'acheminer vers le bas. Regardez et réfléchissez, et vous serez en mesure de vous faire une idée du labeur immense, de la somme d'efforts concentrés que représente un tel chargement. Des bûcherons exercés ont abattu les arbres. Au prix de mille difficultés, des chevaux entraînés à cette besogne ont amené les plantes à port de char. Armés de crics, de crocs, les voituriers ont chargé les troncs énormes sur des chars et maintenant les voilà qui descendent le chemin pierreux. L'un après l'autre, les pesants véhicules défilent au pas mesuré de leurs puissants chevaux. Assoiffées, les bonnes bêtes se hâtent, les roues mordent brutalement les cailloux, la lourde masse oscille, fouette l'air et fait trembler le sol ; les freins crispés vibrent bruyamment ... Ils ont passé et vous restez au bord du chemin, les yeux pleins d'une vision de travail, de force apprivoisée et consciemment utilisée.

Chaque été, les troupeaux qui s'en vont brouter l'herbe bourguignonne empruntent mon chemin. De très bonne heure, le matin, la cohorte ensonnaillée est arrivée. Elle stationne longtemps sur la placette du village, renvoyant aux échos voisins l'harmonie de ses toupins, clochettes, sonnaux, quierquants, grilletts, tapes et chamounix. Enfin le troupeau s'ébranle, emboîte le pas derrière l'homme qui va devant. De confuse et agitée, la sonnerie s'est faite régulière, et remplit l'espace de ses ondes harmonieuses. Faite de mille voix, elle est un hymne puissant, une mélodie grave que l'on écoute avec recueillement avec passion. La musique des troupeaux, mais c'est l'hymne de joie du paysan, l'hymne qu'il chante à la gloire de son bétail, à la bonne terre nourricière, à son pays. Cette musique, elle est de notre sol, elle est d'essence vieille helvétique, c'est elle qui fait pleurer l'exilé qui l'entend en rêve, accordée avec le Ranz des vaches...

Mon vieux chemin, depuis tout jeune, je connais les particularités de ta physionomie, tes aspects, tes paysages. Jour après jour, pour ainsi dire, hiver comme été, je te consacre une heure ou deux, je foule ta substance matérielle et je jouis de la beauté des tableaux modestes qui t'environnent et t'encadrent. À la longue, je me suis attaché à toi, à la personnalité que je vois en

toi, comme on s'attache à un vieil ami, à un compagnon devenu indispensable. À la longue aussi, mon esprit s'est plu à te parer de poésie et à voir dans l'ambiance de tes paysages, une beauté, un charme qui se sont enracinés au plus profond de mon être et qui ne disparaîtront qu'avec lui. Tu es de ces camarades dont on ne se lasse jamais, avec qui on a lié partie pour la vie, la vie entière ; de ces amis dont la distance ne diminue pas

l'affection. Et si un jour, il me fallait abandonner ce pays, pour aller vivre sous d'autres cieux, ton image, je l'emporterais avec moi comme celle des montagnes, des forêts, avec lesquelles, depuis longtemps, je fais un.

Sam. AUBERT

(Tous droits réservés)

Revue agricole 21-10-1927
A LA VALLÉE DE JOUX

Mauvaises herbes des pâturages

Les pâturages du Jura occupent une surface considérable. Une bonne partie cependant est très peu productive surtout à cause de la mauvaise qualité du fourrage qui s'y développe et que le bétail ne touche pas ou presque pas. Il y a d'abord de vastes étendues dont la couche de terre très mince et volontiers desséchée par le soleil et les vents violents n'héberge qu'une végétation rare et non comestible pour le bétail. Puis nous avons aussi de grandes surfaces, pourvues d'un sol profond et suffisamment frais, mais qui produisent essentiellement des mauvaises herbes dédaignées par les bovins. Il s'agit là de terrains, qui dans le cours des temps ont perdu leur fertilité et sont devenus impropres au développement des espèces dites fourragères.

Les sols occupés de temps immémorial par la forêt contiennent en général, et en quantité suffisante, les principes nécessaires à la croissance du fourrage, capable d'alimenter le bétail. Donc, ce dernier trouvera, à la surface du terrain forestier défriché et converti en pâturage, de quoi se nourrir rationnellement. Or, à chaque saison, les animaux en mangeant l'herbe, enlèvent à la terre, une certaine quantité de matières nourricières pour les plantes. Et quand le phénomène se répète pendant des siècles, il arrive un moment où ces substances sont épuisées en grande partie : le sol est « ruiné » et dès lors incapable d'alimenter les plantes fourragères. Elles disparaissent ou se rarifient, tandis que de mauvaises herbes, bien moins exigeantes et dédaignées par le bétail, prennent leur place et volontiers envahissent le pâturage. Cette stérilisation progressive du sol ne se manifeste pas si l'on a soin de lui restituer régulièrement sous forme d'engrais, les éléments prélevés par les animaux pâturants.

Les pâturages les plus défectueux quant à l'herbage sont d'ordinaire ceux qui avoisinent les villages et les hameaux. Dans de telles exploitations, le bétail passe la nuit à l'étable de la ferme

et y dépose la plus grande partie de son fumier. Celui qui est libéré pendant le jour à la surface de l'alpage se trouve disséminé d'une façon telle qu'il ne contribue que dans une très faible proportion à la fumure normale de l'étendue broutée. Le fumier de la ferme, on le sait, est conduit tout entier sur les prairies fauchées ou les champs de céréales. Au pâturage lui-même, on ne restitue donc rien du tout. Il n'est donc pas étonnant qu'à la longue, il s'épuise et renonce à fournir ce qu'on exige de lui : la plante à fourrage.

Bien que reposant tout entier sur des roches très calcaires, nos pâturages se font souvent remarquer par la pauvreté de leur terre en chaux, parfois même l'absence totale. C'est que cet élément, qui y était présent à l'origine, a été peu à peu dissous, lessivé et entraîné dans la profondeur par l'action de l'eau de pluie ou de neige, chargée d'acide carbonique. Ces terres, pauvres en chaux, décalcifiées comme l'on dit, sont d'habitude peu fertiles et nourrissent de préférence des mauvaises herbes, ainsi le *Nard raide* ou poil de chien, d'autres encore.

Depuis bien des années, l'Etablissement fédéral de chimie agricole, à Lausanne, procède à des essais de destruction des mauvaises herbes sur pâturages. Mais avant de parler de quelques-uns des résultats auxquels ces tentatives ont abouti, voyons d'un peu près, certaines de ces maudites plantes à caractère envahissant qui font du plus beau « plan » quelque chose de complètement improductif ou presque, quant à la qualité.

La mauvaise herbe la plus uniformément répandue dans nos pâturages est l'*Euphorbe* ou lait de serpent, ainsi nommée à cause du suc blanc laiteux sécrété par ses organes. Elle est vénéneuse et le bétail n'y touche pas. Par l'odeur désagréable qu'elle répand, elle empoisonne tout le gazon de la prairie. Aussi pouvons-nous observer que partout où apparaît l'*Euphorbe*, l'herbage tout entier, bien que renfermant des espèces de grande qualité, comme les papilionacées, est délaissé par le bétail. De vastes surfaces — ainsi à la Thomassette, près le Brassus, etc. — sont de ce fait rendues stériles. L'herbe y est haute, serrée, mais dédaignée.

La famille des papilionacées ou légumineuses compte un nombre remarquable d'espèces excellentes fourragères, ainsi les trèfles, lotier, anthyllide, etc. Mais elle contient néanmoins certains éléments d'une valeur fourragère totalement négative. Ainsi les *Genêts*, dont nous possédons à La Vallée, en particulier le *G. poilu* et le *G. ailé*. Le premier, plante ligneuse et rampante, est plutôt rare et recouvre volontiers des dalles rocheuses qu'il contribue à coloniser car sur ses débris s'installent des plantes diverses, graminées, etc., qui, avec l'aide du temps, sur la roche nue, feront de la prairie.

Le Genêt ailé, ou herbe carrée, par contre, est terriblement abondant sur les pâturages de la commune du Lieu, terres de colonisation ancienne et souvent épuisées. On le reconnaît à ses tiges ailées, ses feuilles rares et ses fleurs d'un magnifique jaune d'or, concentrées à l'extrémité des tiges. A l'époque de la floraison, la plante est d'une beauté sans pareille et l'on ne saurait qu'admirer le riche coloris des espaces sur lesquels elle s'étend à profusion. Mais ce genêt, le bétail le rebute complètement et les surfaces sur lesquelles il abonde, sont de misérables pâturages. Le combattre et chercher à le détruire, c'est donc lutter en faveur de l'agriculture et pour le bien de l'humanité. Chose bizarre, notre genêt apparaît très souvent sur les monticules édifiés par les fourmis à travers les pâturages et en telle abondance que l'on est allé jusqu'à se demander si la présence des fourmilières n'était pas indispensable à son développement. Il n'en est rien, car on l'observe tout aussi bien sur des terrains dépourvus de fourmilières. S'il se fixe volontiers sur ces dernières, c'est qu'il y rencontre une terre convenable, légère et sèche et que la concurrence y est moins forte qu'ailleurs.

Dans les clairières des bois pullule le *Millepertuis*, une plante aisément reconnaissable à ses fleurs jaunes, à ses feuilles plus ou moins constellées de petits points foncés semblables à des trous, d'où son nom, car millepertuis = milletrous. Tous ses organes sont d'une dureté excessive et les bovins n'y touchent pas. Douée d'une robustesse peu commune et d'une puissance prolifératrice ex-

traordinaire, cette plante a tôt fait d'envahir les clairières fraîches et fertiles de la région forestière et d'interdire, si l'on peut dire, à toute autre espèce de cohabiter avec elle. Elle ne dédaigne pas non plus de s'installer dans les prairies fauchées où elle occupe assez exclusivement des surfaces circulaires dont le diamètre grandit d'année en année.

Ces diverses plantes nuisent énormément à la production alpicole. Comment faire pour s'en débarrasser et rendre la prospérité à des terrains qui en sont actuellement dépourvus ? Des gens, bien un peu naïfs, demandent avec insistance qu'on leur signale une substance spéciale qui agisse uniquement sur les mauvaises herbes et les détruise à l'exclusion des bonnes. Un tel spécifique n'existe pas. On connaît bien des ingrédients chimiques propres à anéantir les végétaux, mais les bons comme les mauvais, de telle sorte que le remède serait pire que le mal.

On a préconisé la fauchaison des parcelles à mauvaises herbes, dans l'idée que brusquement soumise à une grave mutilation, la plante subirait un tel dommage que la mort devrait en résulter à bref délai. Le raisonnement est logique. Fauchez une plante vivace à l'instant de sa floraison : d'abord, vous supprimez la reproduction sexuelle et puis, dans l'obligation où vous la mettez de reconstituer ses organes disparus, vous entravez la formation des réserves nourricières aux dépens desquelles s'opère généralement le premier développement de ses organes l'an qui suit. Donc les pieds fauchés sont affaiblis et le traitement étant renouvelé pendant plusieurs années consécutives, la perturbation qui en résulte doit forcément entraîner leur mort.

Ainsi le veut la théorie ! Quelquefois, pas toujours, la pratique vient la confirmer. Car il est possible que la fauchaison soit préjudiciable à certaines bonnes espèces mélangées à celles dont la destruction s'impose. Pour d'autres raisons encore, le procédé indiqué s'avère, en pratique et d'une manière générale, insuffisant.

Un autre moyen est l'épandage d'engrais chimiques sur la base des observations et raisonnement suivants : par-

mi les mauvaises herbes du pâturage, on remarque toujours de bonnes plantes, demeurées à l'état nain à cause de l'infertilité du sol et de la concurrence victorieuse des mauvaises herbes moins exigeantes sous le rapport de la nutrition. Incorporez au sol des engrais appropriés ; du coup, les bonnes plantes doivent en faire leur profit, prospérer avec vigueur et par la luxuriance de leur développement, provoquer l'abâtardissement des mauvaises. Ici, la pratique corrobore la théorie d'une manière générale et associé à la fauchaison, ce traitement donne des résultats encourageants, parfois merveilleux, on ose le dire.

Voici quelques résultats généraux d'essais de destruction de mauvaises herbes, entrepris par nous et par l'Établissement fédéral dont il a été fait mention plus haut.

Près du village du Solliat, à 1100 m. environ, sur un pâturage infesté d'Euphorbes, on a fauché en pleine période de végétation, une surface de quelques mètres carrés, puis en temps opportun, savoir en automne, semé des engrais chimiques. Les résultats sont fort encourageants, car au bout d'une période de trois ans, comportant trois fauchaisons et deux épandages d'engrais, les Euphorbes ont régressé d'une façon remarquable et à leur place s'est installée une belle végétation de trèfle que le bétail broute avidement, tandis qu'auparavant il dédaignait avec persistance l'herbe de cette première qualité. Le changement tient du miracle !

Et quand l'on pense aux hectares de pâturages également stériles de notre contrée et à la richesse que l'on en pourrait tirer par l'emploi rationnel des engrais naturels et chimiques, on reste rêveur. Une leçon se dégage. La vastitude des pâturages est susceptible d'une amélioration considérable en qualité et en quantité. Ce n'est pas en déboisant que l'on y parviendra mais bien plutôt en traitant les surfaces existantes par la fauchaison et les engrais.

Sam. AUBERT.

PETITS CHEMINS DE MONTAGNE

La Revue du dimanche. - 4 septembre 1932

Jadis, quelle autorité se serait préoccupée de construire de grandes routes accédant à des chalets d'alpage ou au cœur des forêts ? — On se contentait de méchants chemins créés par l'usage, le long desquels les véhicules éprouvaient mille difficultés à atteindre leur but. La situation a bien changé : de belles et larges routes ont été édifiées, si bien qu'aujourd'hui, rares sont les chalets du Jura suisse inaccessibles aux autos.

Le Risoud, la grande et antique forêt qui couronne le flanc gauche de la vallée de Joux, est desservi par un important réseau de beaux et larges chemins. Certains les estiment insuffisants et appellent de leurs vœux la construction d'une grande artère longitudinale qui permettrait aux automobilistes de parcourir la grande forêt et d'en admirer la beauté d'un bout à l'autre.

Mais les routes, les grands chemins, n'intéressent pas tellement le piéton qui leur préfère les sentiers, les cheminets, comme on les nomme chez nous, les vionnets, comme on les nomme à La Côte. Souvent même, il n'en désire aucun, aimant mieux cheminer au gré de sa fantaisie à travers les bois, la broussaille et le pâturage fleuri.

Ces sentiers, grands ou petits, sont légion. Ils enserrant la montagne dans les mailles de leur filet. D'abord viennent ceux qui sont praticables à de légers véhicules, même attelés. Plus on les utilise, mieux ils sont marqués, sans être toujours commodes et agréables. Ainsi, suivez ce chemin qui s'en va là-haut. Des arrêtes pierreuses le hérissent, des dalles polies le rendent glissant et le brave homme qui, tirant son charret à bras, s'en va chercher son bois de feu, n'éprouve pas, ma foi, que du plaisir. À la descente, ce sera pire encore. En hiver, la neige ensevelit tous les maléfices et, pourvu que la pente ne soit pas trop forte, tous les chemins sont utilisés pour le lugeage du bois. L'opération consiste à descendre sur une grande luge tous les assortiments possibles de petit bois, stères, branches, débris divers. Et le métier de lugeateur, pratiqué ordinairement par des gens de condition modeste, ne va pas sans danger. Assis sur le devant du véhicule, l'homme guide, freine avec les pieds. Que l'on pense aux virages...

Ici-bas, toute chose a une fin, même les chemins de montagne. Que l'on construise une

route, en voilà plus d'un voué à l'abandon. La végétation l'envahit peu à peu et quelques années suffisent pour amener sa disparition. Les gendarmes, qui ont habité autrefois le Chalet-Capt, auraient actuellement quelque peine à reconnaître le chemin qu'ils utilisaient chaque samedi, la hotte au dos, pour aller aux provisions. Les framboisiers, de hautes et folles herbes, des buissons, en ont progressivement pris possession. Et l'ancien chemin de ronde, qui suivait avec tant de caprices le mur frontière et les sinuosités du relief, a subi le même sort.

Les cheminets ! Il y en a bien des sortes ! — D'abord les raccourcis ou droits qui se jettent directement dans la pente et permettent d'éviter les lacets de la route. Qui les utilise ? — Les jeunes, pressés d'arriver, que n'effraie pas une descente de quelque cent mètres en une demi-heure. D'ordinaire, le touriste qui prend les droits ne regarde rien, ni à gauche ni à droite. Et pourtant, que de choses intéressantes il y aurait à voir !

Vous voulez atteindre ce point dans la montagne. Vous vous informez. «Oui, vous répond-on, un sentier y conduit : vous n'avez qu'à prendre là, tout près, au bout du plan et le suivre toujours tout droit. Impossible de vous tromper, en deux heures vous y êtes».

Tout simple, en effet, pour qui connaît bien le cheminet et le pratique souvent. Le bout du plan, le voilà ; de sentier, point. On finit par le trouver. Un bien joli chemin en effet, ombragé par de grands arbres aux riches frondaisons, bordé de buissons fleuris. Tout va bien ! Mais ? — Une bifurcation à angle aigu surgit. Tout droit : est-ce à gauche ou à droite ? — Allons à droite. Au bout de dix minutes la piste se rétrécit... et finit en pointe. Force est donc de rebrousser et d'emboucher l'autre, qui continue, gentil, sous son dôme de verdure. Une clairière herbée ! Le cheminet se perd. De tous côtés ce ne sont que bois et en haut un morceau de ciel. Où se diriger ? Le but est invisible, et vu les sinuosités du tracé, l'on a guère prêté attention à la direction prise jusqu'ici. Ainsi en va-t-il avec tant de ces petits chemins de montagne. Tant qu'ils sont là, ils vous conduisent aimablement, mais en se perdant ils vous perdent aussi, jusqu'à ce que vous vous retrouviez, ce qui ne tardera pas ; à moins que, chose toujours grave, le brouillard ne s'en mêle.

En pays peu ou mal connu, il est toujours prudent d'avoir sur soi la carte et la boussole et de savoir s'en servir.

Les grands et les petits chemins tracés à travers bois disparaissent sous les neiges hivernales, et avec eux tout repère de la direction vers laquelle ils conduisent. Rien de plus difficile par conséquent, à qui les lieux ne sont pas très familiers, de prendre la bonne route au sein des solitudes enneigées en l'absence du soleil ou, chose plus grave, de nuit ou par le mauvais temps. Et même dans notre bénévole Jura, de fâcheux accidents ont failli se produire à ce propos.

Le bétail qui passe en broutant le long des pentes raides et gazonnées, y trace à la longue des pistes selon l'horizontale et qui forment autant d'escaliers superposés. Au milieu des grands bois, on observe aussi de petits chemins, fréquemment interrompus, tracés par le bétail passant toujours aux mêmes endroits. Et le touriste égaré au milieu de ces solitudes se croit sauvé quand il découvre une de ces sentes. Hélas ! Bientôt le chemin, qui n'en n'est pas un, cesse brusquement et notre voyageur de retomber dans l'incertitude. C'est probablement un de ces pseudo-chemins qu'avait emprunté cet individu en présence de qui je me trouvai une fois brusquement dans un de ces coins les plus perdus d'outre Risoud et qui m'interpella en ces termes : « Dites voir, pour aller en Suisse, faut-il monter ou bien faut-il descendre ? »

Petits chemins qui pénètrent au cœur des sylves centenaires, que de charme, que de beauté, d'imprévu vous révélez. Sans doute, il vous arrive de mener perdre les gens en vous perdant vous-

mêmes. Mais la plupart d'entre vous conduisent au but honnêtement et sans trahison. Nul plan préconçu n'a présidé à vos destinées, car vous êtes nés de l'usage et c'est avec une pittoresque fantaisie que vous escaladez les pentes, descendez au fond des ravins, traversez des champs de fougères, franchissez des coins tourmentés, creusés de laisines ou pleins d'une grâce idyllique. Des pierres, des émergences rocheuses, des racines saillantes jalonnent votre profil, sans souci des talons sveltes ni des semelles laminées. Il vous arrive de côtoyer une baume béante dont le promeneur suppose la profondeur et le mystère en y mettant une grosse pierre. Les hautes herbes, les myrtilliers vous assaillent incessamment et si les passants ne viennent pas nombreux à votre secours, c'en est fait de votre existence.

Délicieux sentiers, vous permettez à quiconque de voyager sans difficulté au travers des grands bois et d'en admirer la sereine et majestueuse beauté. Aux regards du touriste qui ne se hâte point, vous exposez les merveilles de ce monde forestier, silencieux, et qui ne se livre pas avec éclat. Mieux vaut voir minutieusement une modeste parcelle en vagabondant le long d'un petit chemin capricieux, que la forêt tout entière, emporté par une auto roulant sur une grande route. Et de ces petits chemins, chez nous, vous n'en aurez que le choix, qui vous conduiront dans le Risoud, à travers La Rollaz, du Marchairuz au Mont-de-Bière... ailleurs encore.

Sam. AUBERT.

Les murs de clôture à la montagne

Les personnes qui voyagent à travers les pâturages du Jura sont toujours frappées par les innombrables murs ou « murets » en pierres sèches qu'à tout instant il faut franchir, tandis que dans les Alpes ils n'existent pas ou presque pas. C'est qu'ici, les limites de propriétés sont en général formées par des obstacles naturels, ravins, torrents, escarpements, etc. Au Jura, rien de tout cela ; la propriété est très morcelée et la limite est d'ordinaire une ligne idéale, droite ou brisée allant d'une borne à une autre. Aussi, dès que le propriétaire veut convertir son fonds en pâturage, se voit-il obliger de le clôturer. Et depuis des centaines d'années, dans le Jura, ce clôturage a été effectué au moyen de pierres sèches ramassées dans le voisinage et érigées en murs de 1 m de hauteur environ.

La construction de ces murs incombe au « muretier » qui choisit à cet effet des pierres aussi parallélépipédiques que possible et les ajuste les unes aux autres de façon à former un ensemble stable et résistant. Les pierres rondes ne conviennent pas. La couverture surtout est délicate ; la meilleure sera toujours formée par des pierres plates placées en imbrication les unes sur les autres. Malgré tout le soin et la conscience apportés à leur édification, ces murs de la montagne ont une durée éphémère. Le calcaire du Jura est poreux, aussi les pierres en apparence les plus résistantes deviennent peu à peu la proie du gel, se désagrègent et tombent en morceaux. En forêt, les méfaits du gel sont moindres, car les pierres se recouvrent peu à peu de mousses qui constituent une protection relativement efficace.

Mais en plus de ses ennemis naturels, dont le gel, les glissements de terrain, etc., le mur en possède bien d'autres encore ; le plus dangereux est sans contredit le touriste négligent qui en escaladant un mur déguille une pierre sans le vouloir, mais ne pense pas qu'il est de son devoir de la remettre en place. Le mal n'est pas considérable, mais une brèche est ouverte dans l'ouvrage, qui s'agrandira peu à peu par le passage

d'autres personnes, si bien qu'après un temps plus ou moins long, tout un segment du mur s'écroulera. Le propriétaire ou l'amodiateur conscient réparera aussitôt en reconstruisant la partie éboulée. Mais souvent hélas, que voyons-nous ? Au lieu d'une œuvre durable, on fait du provisoire qui ne remplit pas le but et coûte, après tout, beaucoup plus cher. En effet, on coupe dans le voisinage un beau sapin bien branchu et on l'étend par dessus la brèche. Quand l'opération se répète en divers lieux, conçoit-on le tort que l'on fait à la forêt ? Aux endroits passants, le propriétaire agit sagement et pour son intérêt en ménageant une étroite passerelle dans l'épaisseur du mur.



Partout où le mur s'interrompt pour livrer passage à un chemin carrossable, on édifie un *clédar*, sorte de porte à claire-voie dont le style varie à l'infini. Ces clégars, il en est de légers et jolis comme tout qui s'ouvrent et jouent sans effort ; il en est de massifs et lourds dont la manœuvre est une pénitence ; il en est de mal équilibrés dont le mouvement de fermeture est une chute et que le touriste s'applique volontiers à *embruyer* de toutes ses forces, pour le malin plaisir de contempler la rencontre bruyante de l'appareil avec le poteau d'appui, il en est enfin de fort pittoresques, faits avec des pièces de bois tordues et qui témoignent de l'esprit imaginaire du constructeur, etc. Le système de fermeture du clédar varie aussi à l'infini ; tantôt c'est un cercle de fer ou une couronne faite de branches tressées qui relie le montant mobile au poteau d'appui ; tantôt c'est un système mécanique en fer qui s'ajuste à une sorte de gâche comme le pêne d'une serrure ou bien encore un simple crochet de bois sur lequel vient s'appuyer le longeron moyen prolongé.

Ailleurs, là où le chemin est d'une importance secondaire, dévotion plus communication, le clédar fait place à l'*emperchoir*, appareil formé de trois ou quatre perches amovibles reposant sur un double appui.

La question de la fermeture des clégars est des plus épineuses qui soient et le touriste ne saura jamais tous les ennemis qui peuvent résulter pour les gardiens du bétail de la non fermeture

d'un clédar. Et si, parfois dans la montagne, certains bergers n'accueillent pas les visiteurs, les écoles spécialement, avec une amabilité exemplaire, le problème des cléders en est souvent la cause.

Actuellement, vu les frais de construction et d'entretien, on remplace de plus en plus les murs par des clôtures en fil de fer simple ou barbelé. Ces « barbelés », le touriste les regarde toujours d'un œil angoissé, car les franchir est une opération malaisée. Le plus simple est de se glisser à plat ventre sous le fil inférieur. Pour le skieur, le cas est plus embarrassant encore et parfois même très dangereux. Parmi les skieurs, il en est qui résolvent la difficulté, munis d'une forte pince coupante...



Dans le cours des temps, le mur qui longe la sommité du Mont Tendre a subi de graves dégâts, car la plus grande partie des pierres jetées dans la baume toute voisine ont été prélevées au mur lui-même. On lui a substitué une clôture en fil de fer treillagé qui, par suite du poids de la neige, n'est plus maintenant qu'une ruine. A vrai dire, en escaladant la clôture, les touristes ont contribué, eux aussi, au dommage. Les propriétaires du fonds eussent sagement agi en ménageant un ou deux passages à travers le grillage; le public les aurait tout naturellement utilisés.

A la montagne, le mur n'est pas seulement une clôture, mais encore une ligne de repère; ainsi, vous cheminez au hasard à travers une région plus ou moins boisée, le mur que vous franchissez est un renseignement, vous changez de domaine. A La Vallée, la frontière est partout marquée par un mur bien entretenu. De quelque part, « derrière le Risoux », vous regagnez la « Combe », sans chemin ou le long d'un de ces chemins peu tracés qui finissent des bouts, dès que vous avez atteint le mur frontière, vous êtes averti, — de nuit surtout — vous sentez le home tout proche; à moins que ce mur, vous ne l'attrapiez en long, ce qui signifie une désagréable désorientation: Plus d'un en a fait l'expérience.



Pour le touriste inquiet par un taurin agressif, le mur c'est le salut. — « Voilà, bas le mur, on est sauvé », à moins que l'animal, décidément de très mauvaise humeur, ne saute à son tour par dessus l'obstacle, ce qui se voit parfois.

En parcourant certains grands alpages, vous observerez peut-être quelques mas forestiers entouré d'un mur ou d'une clôture en fil de fer. Cela signifie que le propriétaire, particulier ou commune, a conscience du danger que le parcours du bétail à travers la forêt fait courir à sa régénération, aussi dans l'idée de ménager le recrû, a-t-il clôturé le territoire menacé.



Le mur ou, plus volontiers, ses vestiges peuvent être d'un intérêt très important pour l'historien qui se livre à des recherches relatives à la distribution ancienne de la propriété foncière. En effet, dans le haut Jura, en de nombreux endroits, des biens-fonds ont subi d'importants remaniements dans le cours des siècles. Des propriétés ont été concentrées ou remembrées et les anciens murs limitrophes dont on retrouve souvent les restes ou simplement les traces, permettent de la propriété.

Jadis, maints pâturages de notre contrée contenaient des prés dont la récolte fourragère servait à l'alimentation du bétail stabulé pendant l'arrière-automne. Ils étaient soigneusement épierrés et entourés de murs. A la longue, ces prés ont été annexés au pâturage circumvoisin, mais les vestiges des murs qui les clôturaient sont encore visibles, preuve irréfutable d'une économie abandonnée.

Pour bien des gens, le mur n'est qu'un obstacle que l'on franchit en maugréant. D'autres, au contraire, le regardent sans amertume et voient en lui un élément du paysage, tout comme les arbres, les buissons, etc. Et, volontiers, tout en cheminant à proximité, ils se prennent à l'analyser, à supputer la qualité de ses matériaux, sa stabilité; ils repèrent à son contact un arbre dont la force de croissance est en train de rompre l'équilibre du frêle édifice, ils étudient les variétés de lichens et de mousses qui ont pris pied sur la pierre; ils jettent un coup d'œil bienveillant à cette plante qui, sous sa protection, fleurit somptueusement, etc.

Les jeunes franchissent les murs en se jouant; un élan et voilà l'obstacle vaincu. Avec l'âge, il faut compter avec l'entraînement des articulations et la diminution de l'élasticité des muscles, aussi l'escalade d'un mur devient souvent chose délicate et, dans cette situation, ceux qui ont été jeunes et qui ne le sont plus, tout en prenant garde de ne pas déguiller les pierres, s'appliquent à ne pas se déguiller eux-mêmes.

Sam. AUBERT.

